JEAN GENET

LETTRES À ROGER BLIN



GALLIMARD



© Éditions Gallimard, 1966.

Les Paravents ont été créés au Théâtre de France le 21 avril 1966 par la troupe de Jean-Louis Barrault-Madeleine Renaud. Avec des costumes et des décors d'André Acquart.

DISTRIBUTION

dans l'ordre d'entrée en scène

Saïd	Amidou
La mère	Maria Casarès
Warda	Madeleine Renaud
Malika	Annie Bertin
La Servante	Claudie Bourlon
Mustapha	André Batisse
Ahmed	Yan Davrey
Brahim	Victor Béniard
Leïla	Paule Annen
Sir Harold	Paul Descombes
Habib	Jean-Pierre Granval
	-

Taleb	François Hélie
Chigha	Christiane Carpentier
Kadidja	Germaine Kerjean
Nedjma	Sylvie Moreau
Habiba	Micheline Uzan
Si Slimane (Madani -	111tonoune Ozun
La Bouche)	Jean-Louis Barrault
Le Gendarme	•
	Jacques Alric
Monsieur Blankensee	Régis Outin
Malik	Georges Sellier
Abdil	Michel Bringuier
Le Gardien	Robert Lombard
Le Lieutenant	Gabriel Cattand
Le Sergent	Bernard Rousselet
Pierre	André Weber
Roger	Dominique Santarelli
Jojo	Michel Creton
Preston	Éric Gérard
Walter	Michel Lebret
Hernandez	Jean-Jacques Domenc
Moralès	Michel Berger
Felton	Christian Jaulin
Brandineschi	Pierre Benedetti
Madame Blankensee	Marie-Hélène Dasté
Le chef	Jean-Guy Henneveux
Le photographe	Xavier Bellanger
La Vamp	Tania Torrens
L'académicien	Michel Bertay
Le Général	Jean-Roger Tandou
Le Banquier	Jacques Alric
La Communiante	Brigitte Carva
Le Soldat	Luis Masson

L'homme	François Hélie
La femme	Jeanne Martel
Le fils de Sir Harold.	François Gabriel
Salem	Paul Descombes
Naceur	Pierre Gallon
M'Barek	Michel Dariel
Lahoussine	Louis Frémont
Srir	Jean-Claude Amyl
Larbi	Patrice Chapelain-Midy
Premier combattant.	Christian Pailhé
Deuxième combat-	
tant	Christian Bujeau
Ameur	Alain Hitier
Abdesselem	Guy Didier
La Gendarme	Catherine Rethi
Djemila	Michèle Oppenot
Ommou	Marcelle Ranson
Nestor	Luis Masson
Lalla	Jane Martel
Aziza	Céline Salles
Aïcha	Marie-Claude Fuzier



Mon cher Roger,

Tous les vivants, ni tous les morts, ni les vivants futurs ne pourront voir les Paravents. La totalité humaine en sera privée : voilà ce qui ressemble à quelque chose qui serait un absolu. Le monde a vécu sans eux, il vivra pareil. Le hasard permettra une rencontre aléatoire entre quelques milliers de Parisiens, et la pièce. Afin que cet événement — la ou les représentations —, sans troubler l'ordre du monde, impose là une déflagration poétique, agissant sur quelques milliers de Parisiens, je voudrais qu'elle soit si forte et si dense qu'elle illumine, par ses prolongements, le monde des morts * — des milliards de milliards — et celui des vivants qui viendront (mais c'est moins important).

Je vous dis cela parce que la fête, si limitée dans le temps et l'espace, apparemment destinée à quelques spectateurs, sera d'une telle gravité qu'elle sera aussi destinée aux morts. Personne ne doit

^{*} Ou plus justement de la mort.

être écarté ou privé de la fête : il faut qu'elle soit si belle que les morts aussi la devinent, et qu'ils en rougissent. Si vous réalisez les Paravents, vous devez aller toujours dans le sens de la fête unique, et très loin en elle. Tout doit être réuni afin de crever ce qui nous sépare des morts. Tout faire pour que nous ayons le sentiment d'avoir travaillé pour eux et d'avoir réussi.

Il faut donc entraîner les comédiens et les comédiennes, dans leurs profondeurs les plus secrètes — pas dans leur finesse; leur faire accepter des démarches difficiles, des gestes admirables mais sans rapport avec ceux qu'ils ont dans la vie. Si nous opposons la vie à la scène, c'est que nous pressentons que la scène est un lieu voisin de la mort, où toutes les libertés sont possibles. La voix des acteurs viendra d'ailleurs que du larynx : c'est une musique difficile à trouver. Leurs maquillages, en les rendant « autres », leur permettront toutes les audaces : cessant d'avoir une responsabilité sociale, ils en auront une autre, à l'égard d'un autre Ordre.

Les costumes ne les vêtiront pas, les costumes de scène sont un moyen de parade, selon tous les sens. Vous comprenez donc quelle beauté ils devront avoir. Pas une beauté de ville, mais une beauté nécessaire, comme le maquillage et la voix déplacée, pour que les acteurs puissent se jeter dans l'aventure et triompher d'elle. C'est d'un harnachement qu'il s'agit donc. Je voudrais que les costumes des trois vieilles soient faits de chiffons pouilleux et splendides. Par quelques détails, il faudra rappeler l'Algérie, mais le style général sera d'une très grande noblesse :

ampleur, traînes, drapés, même si tout cela accroche la poussière et la paille. Pour tout dire, il faudrait que chaque costume soit lui-même un décor - sur fond de paravent — capable de situer le personnage, mais, encore une fois, cette somptuosité ne doit pas renvoyer à une beauté d'ici, même pas à une beauté imitée ou parodiée, grâce à des nippes; il faut qu'Acquart et sa femme soient capables d'inventer des accoutrements terribles, qui ne seraient pas à leur place sur les épaules des vivants. Les fous, les folles, les Folles, sont capables d'en coudre. Je suis sûr que les Asiles sont pleins de ces ornements, des monuments, difficiles à porter. La Mère, Kadidja, Ommou seront à l'abri là-dessous et, peut-être, seront un peu corrompues par eux. Mais je vous en prie, ne tolérez aucune joliesse. Acquart doit être presque menacé. Les costumes habituels au théâtre, quelle misère! Les acteurs, là dedans, n'osent rien oser, ils sont condamnés à de jolis mouvements, soit de cuisses, de pieds cambrés, soit de bras et de torses.

Ne permettez pas à un comédien de s'oublier, sauf s'il pousse cet oubli de lui jusqu'à pisser face au public. Il faudrait les obliger à rêver — ceux qui n'ont pas à parler — la mort de leur fils ou celle de leur mère bien-aimée, ou qu'un voyou les dévalise, ou que le public les voit nus.

Les paravents eux-mêmes : ceux que vous avez mis au point avec Acquart sont très beaux. (Je parle de leur structure et de leurs mouvements.)

Mais les dessins sur eux? Ce sera très difficile. Là aussi il faut la Fête. Pas de bêtises pseudo-naïves. C'est parmi les dessins de fous qu'il faut chercher. Même parmi des fous qui simulent systématiquement la Folie. Faites un saut à Rodez. Alpaguez un cinglé, vous lui racontez cette histoire de cinglés : les Paravents, et il la traduit en dessins. Je crois qu'un obsédé sexuel jusqu'à la folie, et qui n'aurait jamais vu d'orangers, ni même d'oranges, inventerait une orangeraie plus vraie que personne ne le fera. Où le trouver? Par concours? Mais si nous pensons très fortement à cela le hasard travaillera pour nous.

Je reviens à la démarche des comédiens :

La Mère, de très petits pas, mais une très grande autorité dans le geste. Puis, soudain, de très larges enjambées, la jupe relevée de façon à montrer ses jambes dont les veines — en bleu ou violet — seront visibles.

Kadidja, hautaine, son parapluie comme une canne.

Ommou, s'arrachant, à chaque pas, le pied, la patte, d'un bourbier. Mais le haut du corps, à partir des seins, très droit, la tête directe, le délire verbal froid et bien articulé.

Pour Saïd, vous voyez, il faut que le comédien apprenne la concentration. On ne le sent pas encore tout entier présent dans le corps ni dans les gestes de Saïd. Durant quelques secondes, il lui arrive de flotter place Leopardi à Vérone ou rue Saint-Benoît.

Warda, c'est assez difficile : un extraordinaire vide a plus de présence que le plein le plus dense.

C'est le Sergent qui m'embête : ou bien c'est vous et votre poésie un peu hagarde et un peu nar-





